



H. COLIN

Vous voici parée comme une fiancée. — Page 385, col. 2.

dont la profondeur l'épouvante et ouvrit la bouche pour dire : « Magdeleine... » Mais son émotion était telle que la voix ne put sortir de sa poitrine oppressée. Magdeleine alors prit la parole et lui dit :

— Vous êtes encore pâle, monsieur Stephen.

Il s'inclina.

— Vous avez donc été bien malade ? continua-t-elle.

— J'ai un peu souffert, dit-il ; mais il ne faut pour me guérir que ce beau soleil et...

Il voulait dire : « Et votre aspect, et vos regards, plus doux que le soleil, et votre voix, qui pénètre le cœur ; » mais il s'arrêta.

Il y eut encore un moment de silence. Magdeleine, qui avait plus d'usage du monde, prit un sujet de conversation.

— Je vous remercie du bouquet que vous m'avez envoyé. Ces *wergiss-mein-nicht*, continua-t-elle, sont mes fleurs favorites ; je suis seulement fâchée que nos poètes allemands n'en parlent que pour faire de froids jeux de mots ; Goethe seul en fait une petite description :

*Wergiss-mein-nicht, petite fleur d'azur,
Amante des eaux solitaires,
Que j'aime voir tes feuilles légères
Et tes pétales d'un bleu pur
Suivre le mouvement de la vague roulante
Qui vient en s'allongeant faire ployer les joncs
Dont la ceinture verdoyante
Entoure l'onde des vallons !*

Et la conversation prit une telle tournure que l'on parla des poètes et de leurs ouvrages, et que Stephen se donna à lui-même pour excuse d'avoir manqué à sa résolution, qu'il valait mieux écrire à Magdeleine pour ne pas trop l'embarrasser et la faire rougir, et se fit croire que l'occasion et le temps avaient manqué.

XIV

SUZANNE A MAGDELEINE.

Il y a quatre jours, je croyais t'embrasser, ma chère Magdeleine ; nous étions, ma mère, mon

père et moi, allés faire une visite de deux jours chez des amis de mon père qui demeurent à trois lieues de votre petite ville. Mais un accident nous a empêchés de t'y aller voir.

Nous devions nous mettre en route à deux heures ; pour occuper la matinée, on proposa une promenade sur le bord de la rivière. Tu sais que je n'aime pas la campagne, ni le vent, ni la fatigue, ni le soleil, ni la terre raboteuse. Néanmoins, je fis comme tout le monde. Le temps était fort beau ; on parlait de choses et d'autres, et l'on fit l'éloge de la solitude, que je déteste, et que ceux qui la vantaient n'aiment pas beaucoup plus que moi.

Connais-tu rien, ma chère amie, de plus fatigant que cette manie funeste au plaisir des autres qu'ont certaines gens de tourner à l'idylle, de prôner un bonheur qui les ferait mourir de chagrin, et de raconter à tout propos les vertus de ces bons paysans auxquels ils ne rendent pas leur salut dans la crainte de se compromettre, et encore de dire, d'après les poètes élégiaques : « Oh ! que je voudrais vivre aux champs, libre de soucis et d'ambition ! » quand rien ne les empêche d'y vivre, que leur volonté ?

Je supportais pourtant cet ennui avec la résignation du désespoir, et d'ailleurs j'étais préoccupée de la visite que nous devions te faire. Tout à coup un bruit nous fit retourner : plusieurs personnes, de l'autre côté de la rive, criaient et appelaient au secours ; leurs signes et leurs gestes nous firent regarder dans l'eau.

Horreur ! un homme luttait contre la mort ; de temps à autre il paraissait sur l'eau, et sa voix étouffée faisait de vains efforts pour appeler et ne produisait qu'un affreux hurlement ; ses yeux blancs s'élançaient de sa tête ; sa figure était violette, et ses bras sortaient de l'eau pour saisir quelque chose, pour se raccrocher à un appui ! Rien ! il ne trouvait rien ! et malgré ses efforts désespérés, il disparaissait. Deux fois nous le vîmes revenir ainsi ; à la troisième fois, il ne fit qu'apparaître une seconde, et il ne revint plus. A ce moment, un homme qui se trouvait en face

de nous, de l'autre côté de l'eau, arracha ses vêtements, se précipita dans la rivière, et nagea vers l'endroit où le noyé avait disparu. Nous le suivions des yeux avec un horrible serrement de cœur ; il enfonça la tête dans l'eau, puis le corps : ses jambes mêmes disparurent, et il y eut un moment d'une affreuse incertitude ; personne des assistants ne respirait ; mais un peu plus loin l'eau s'agita, et nous vîmes reparaître les deux hommes ; nous respirâmes. Mais alors se passa une chose affreuse ; une lutte terrible s'engagea entre eux. Le premier qui avait disparu, furieux, fou, voulait sortir de l'eau tout entier : son sauveur voulait le maintenir et le porter au bord ; mais le fou le prit à la gorge, l'entoura de ses jambes, et tous deux se débattirent avec d'épouvantables convulsions. Le jeune homme était entraîné par celui qu'il avait voulu sauver ; malgré ses efforts, il enfonçait dans l'eau, et on le voyait roidir son cou et lever la tête pour respirer plus longtemps : il appela, il jeta un nom... un nom semblable au tien... et l'eau les engloutit tous les deux ! Un cri d'horreur se fit entendre sur les deux bords ; ma tête était perdue ; je me jetai à genoux devant mon père, devant son ami

— Allez, allez ! dis-je en pleurant et en criant, sauvez-le ! le laisserez-vous mourir !

Mon père ne savait pas nager ; son ami était glacé d'effroi, et complètement inerte et sans force.

— O Dieu du ciel ! criai-je, ne voyez-vous pas ce qui se passe ?

O Magdeleine ! c'était un cruel spectacle ! L'eau avait repris tranquillement son cours ; mon père disait :

— Le malheureux doit horriblement souffrir ; je connais un homme qui a failli se noyer et qui cherchait à se briser la tête au fond de l'eau pour finir des tortures qu'il dit atroces.

Nous restâmes plusieurs minutes muets et dans une stupide torpeur, les yeux fixés sur l'eau. Six ou huit minutes s'étaient écoulées, mon père me prit par le bras et me dit :